

Dancing Arabs L'utopie des possibles

Élie Castiel

Numéro 297, juillet 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78758ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (2015). Compte rendu de [Dancing Arabs : l'utopie des possibles]. *Séquences : la revue de cinéma*, (297), 12–12.



Dancing Arabs

L'utopie des possibles

Surtout connu pour *La Fiancée syrienne* (Ha-Kala Ha-Surit, 2004) et *Les Citronniers* (Etz Limon / Shajarat Limoun, 2008), l'Israélien Eran Riklis semble s'être donné comme objectif de remettre en question une certaine politique israélienne à l'égard des Palestiniens, notamment ceux déjà installés en Israël. Mais contrairement à un Amos Gitai qui, lui, n'y va pas de main morte dans ses dénonciations démonstratives – le plus souvent justifiées par une politique locale socialement hostile –, Riklis opte pour l'humour noir, la comédie acerbe mêlée adroitement aux codes dramatiques de la fiction. État des lieux.

Élie Castiel

Si Gitai filme par impulsion, engagement politique et sens moral la plupart du temps bien fondé, il laisse les faits et les événements se *documentariser* par eux-mêmes, provoquant par défaut un discours extradiégétique, comme si le cinéma n'était plus un médium d'images en mouvement, mais un personnage virtuel faisant partie intégrante à un débat sur la question. Ce constat est ainsi confirmé par l'utilisation, à l'occasion, de quelques mouvements de caméra qui obéissent à ce parti pris essentiellement idéologique.

Le réalisateur de *Dancing Arabs* (Aravim rokdim) adoucit les situations, laissant les plus dramatiques se résoudre par elles-mêmes, par la force des choses. Ainsi va la vie. Ce récit d'amitié profonde entre deux amis – l'un israélien, l'autre palestinien – qui se retrouvent dans la même école de prestige israélienne, à Jérusalem, n'est pas, justement, exempt de petits et grands drames de l'existence: handicap de l'un, amours interdites ouvertement (ou presque) présentées, prise de position politique (affirmation en pleine classe d'histoire), conscientisation sociale et engagée de soi, affrontement des brimades avec autant de courage que de discernement.

Mais derrière ce qui ressemble à une comédie dramatique douce-amère au tempérament bien aiguisé, ne cédant jamais aux pièges faciles et racoleurs du mélodrame, se glissent des séquences où la transgression des codes du comportement et des idées se dessine sans crier gare, soit du côté palestinien, soit de l'israélien, assez pour que le message prenne un caractère politique (le jeune Palestinien et la jeune fille israélienne entretiennent une relation amoureuse quasi ouverte). Sur ce point, durant une des séquences finales, au cimetière musulman, nous sommes les témoins d'un fait aussi déroutant qu'humainement solidaire, et qui nous paraît d'une force d'expression extraordinaire. Riklis n'a jamais été aussi loin dans sa proposition, dans son ouverture à un possible dialogue, jusqu'ici, de sourds. Il n'y a plus que l'humain.

C'est à ce moment que nous nous rendons compte que le cinéma dépasse de loin la réalité, qu'il est, en quelque sorte, source d'inspiration, de changement de mentalités, mais également totalement ouvert à toutes les utopies. C'est par l'émotion, la sensibilité du spectateur et le rapport de celui-ci à l'écran que le

cinéaste se permet un tel revirement de situation. Il le fait avec courage, sans arrière-pensée, laissant à chaque geste et mouvement le soin de sublimer l'instant. Car au fond, Riklis est un tendre, un amoureux du manichéisme chimérique auquel il croit profondément. Pessimiste dans l'âme, tout le contraire de Gitai, lui, plus porté par la tentation de l'affrontement et de la confrontation, même s'il croit aux forces fragiles et tendancieuses de la négociation.

Mais il y a aussi des personnages dont les rôles sont défendus par des comédiens qui y croient fermement. Michael Moshonov, que l'on a pu apprécier dans le remarquable *Lebanon* (Levanon, 2009), traverse les diverses étapes de sa gestation physique avec tout le courage et la détermination voulus; Yaël Abecassis, dont la réputation n'est plus à faire avec plus de 30 films à son actif, laisse la place aux principaux protagonistes, évitant le surplus dans l'acte d'interprétation. Mais c'est l'Arabe-israélien Tawfeek Barhom, d'une présence remarquable, qui domine la distribution, passant d'une crédulité involontaire à une conscientisation mûrie de sa physicalité, de ses émotions et, finalement, de ses options politiques en devenir.

Avec *Dancing Arabs*, malgré sa forme candide, sereine et, à la limite, ludique, Eran Riklis a sans doute réalisé, malgré sa simplicité, un de ses films politiques les plus engagés, mais également atteint d'un élan de romantisme naïf qui rend la réconciliation voulue quasi inatteignable. Ce n'est pas un défaut, car c'est dans son message entre l'espoir d'une réconciliation et la tentative de se résigner à une situation en cul-de-sac que réside justement l'ouverture utopique à des possibles, quels que soient les moyens pour y parvenir. Le résultat n'en est que plus probant.

Cote: ★★½

■ **MON FILS / A BORROWED IDENTITY / ARAVIM ROKDIM / MEIN HERZ TANZT** | **Origine:** Israël / Allemagne / France – **Année:** 2014 – **Durée:** 1 h 45 – **Réal.:** Eran Riklis – **Scén.:** Sayed Kashua, d'après ses romans *Les Arabes dansent aussi* et *La deuxième personne* – **Images:** Michael Wiesweg – **Mont.:** Richard Marizy – **Mus.:** Yonatan Riklis – **Son:** Rolf Manzel, Gil Toren, Hervé Buirette – **Dir. art.:** Nir Alba – **Déc.:** Yoel Herzberg – **Cost.:** Hamada Atallah – **Int.:** Tawfeek Barkhom (Eyad), Razi Gabareen (jeune Eyad), Yaël Abecassis (Edna), Michael Moshonov (Yonatan), Ali Suliman (Salah), Danielle Kitzis (Naomi), Marlene Bajali (Aisha), Laëtitia Eido (Fahima), Norman Issa (Jamal), Khalifa Natour (Bassem) – **Prod.:** Bettina Brokemper, Antoine de Clermont-Tonnerre, Michael Eckelt, Chilik Michaeli – **Dist. / Contact:** Métropole.